

Arnaud Askoy, l'ancien policier qui s'était promis de devenir Brel

Il a été flic, détective privé, décorateur d'intérieur. Plus d'une fois, Arnaud Askoy a tout plaqué pour changer de vie. Depuis 2013, il reprend le répertoire du grand Jacques, avec une détermination qui l'a conduit jusqu'à l'Olympia.

Par Léa Bucci

Publié le 08 octobre 2023 à 16h00



Dès l'adolescence, on chuchotait sur son passage. Maintes fois, Arnaud Askoy, 53 ans, pommettes saillantes et bouche charnue, s'est entendu souligner sa ressemblance physique avec [Jacques Brel](#). À la ville, celle-ci apparaît moins criante que sur scène, où sa voix sonne comme celle de l'artiste dont il reprend le répertoire depuis dix ans. Son spectacle, intitulé *La Promesse Brel*, se joue ce 8 octobre à l'Olympia, à Paris, avec une première partie façon music-hall à l'ancienne. Une consécration ? Un aboutissement ? « *Une étape* », corrige Arnaud Askoy, qui s'est tout de même tatoué « Olympia » sur le poignet droit il y a quelques années, comme une promesse. Sacrée détermination, alors que rien ne laissait présager un tel destin à cet ancien policier.

À l'origine, ce natif du 12^e arrondissement parisien, adolescent studieux et sportif, n'avait pas grand intérêt pour Jacques Brel : « *Je ne viens pas d'un milieu très aisé, ma mère ne nous a pas spécialement éveillés à la chanson française.* » Il se souvient néanmoins avoir vu Daniel Balavoine et Michel Sardou en concert. Quelques années avant son bac, premier coup dur : déjà orphelin de père, il perd sa sœur aînée, d'une leucémie. Il embrasse les études d'ingénieur aéronautique dont elle rêvait, ne s'y reconnaît pas. Bouleversé par le film *Cyrano de Bergerac* (1990) avec Gérard Depardieu, il tartine des alexandrins. Mais il faut rassurer sa mère. Alors, parce qu'il aime l'action et l'humain, à 21 ans, il intègre la police judiciaire à Paris.

De la “Crim” à la rénovation d’appartements

Il restera quinze ans dans cette « *seconde famille* ». D’abord à la « Crim », un monde à part au sein de la police, loin des CRS qu’il surnomme « *les bleus* ». S’ensuivent la brigade des stupés puis l’état-major au 36, quai des Orfèvres. Il observe l’aigreur gagner ses semblables. Lui refuse d’y céder mais tombe en dépression. Son salut viendra de la foi : auprès d’une Église évangélique, il effectue un voyage humanitaire en Inde. De cette expérience, il tire en 2001 un livre thérapeutique : « *Je ne m’en vantaïs pas. On est vite catalogué d’illuminé, alors que c’est juste un témoignage.* » Il tient jusqu’en 2008 puis quitte la police pour devenir détective privé et ouvre une entreprise de rénovation d’appartements pendant cinq ans. Déjà, sa créativité s’épanouit.

En 2013, en planque dans un appartement, il tombe sur un disque de Jacques Brel et s’aperçoit en chantonnant que sa voix se cale parfaitement sur la sienne. Le soir même, il décide de changer de métier pour chanter : « *Mes deux ennemis, c’est le confort et l’habitude. Ce n’est pas de la prétention mais quand je choisis un chemin, je sais que je vais y arriver.* » Là est peut-être son véritable point commun avec l’artiste. « *Le talent, c’est d’avoir envie de faire quelque chose* », disait Brel. La citation sert d’exergue au spectacle, même si Arnaud Askoy pense qu’il faut quand même un peu de talent...

Au début, lui seul y croit. Dubitative, sa mère lui présente tout de même sa professeure de chorale, qui décèle un potentiel. Six mois plus tard, l’ex-« poulet » se produit dans un petit théâtre parisien, à la condition de changer son nom, Bassecourt : « *Le directeur m’a dit : je ne mets pas ça sur une affiche de théâtre !* » Son pseudonyme sera Askoy, comme le yacht du grand Jacques dont il suit de près à présent la rénovation. En parallèle, il fait ses armes auprès des passants dans la touristique rue Mouffetard. Repéré par une radio, il se lie avec feu Michou et devient le premier artiste non transformiste du cabaret parisien. Le patron l’avertit : « *Ici tu vas rencontrer plein de vedettes. Mais personne ne fera jamais rien pour toi.* »

Arnaud Askoy ne se décourage pas. Tous les deux jours, il chante en marchant le long de la Seine, chez lui dans le Val-de-Marne. Maîtriser une chanson lui prend environ trois semaines, pour digérer chaque mot jusqu’à ce qu’il s’imprime dans sa mémoire. Il regarde en boucle le dernier Olympia de Jacques Brel de 1966 et reproduit ses gestes clés, mais « *il y a aussi beaucoup de moi dans tout ça. Sur scène, je me laisse envahir par la musique, je n’ai pas de pudeur* ».



Une suite sur les écrans ?

On a vu en lui, en effet, davantage un cousin qu’un mime. Bien que proche de Jean-Baptiste Guégan, « sosie vocal » de Johnny Hallyday, Arnaud Askoy réfute cette appellation et fuit les concours. Mais pas la lumière. En 2015, il aborde dans la rue Laurent Delahousse. Son instinct a vu juste : le journaliste star de France 2 vient d’obtenir l’autorisation de réaliser *Un jour, un destin* sur Jacques

Brel – et l'engage. Là encore, son apparence impressionne. Pendant ce temps, dans les salles, le public grossit. Jusqu'à l'Olympia. Il en a visité les loges récemment, serein.

La suite, il l'envisage sur les écrans. Jouer Jacques Brel dans un biopic lui plairait évidemment. Il ambitionne de tourner à l'étranger avant de créer un deuxième spectacle – son parcours l'a déjà mené aux îles Marquises, où le chanteur a passé ses vieux jours. Mais Arnaud Askoy insiste, il n'est pas « que Brel ». Outre un album de ses propres compositions, il a autopublié des poésies, peint et vend ses toiles. La politique (plutôt à droite au vu des photos de ses fréquentations) pourrait aussi le tenter – pas tant par goût pour ce milieu que par envie d'agir. « *Pour moi la vie est un jeu : on gagne, on perd...* » sourit-il. *Au suivant !*

La Promesse Brel, le 8 octobre à l'Olympia, Paris 9^e, et en tournée dans toute la France jusqu'en novembre 2024.